

Jean-Yves Mollier

Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines



Synergies Royaume-Uni et Irlande n° 2 - 2009  
pp. 47-54

**Résumé :** *Les éditeurs, les imprimeurs et les patrons de presse français accueillirent avec enthousiasme, en 1907, l'idée de venir exposer à Londres, l'année suivante, les plus belles réalisations de leur industrie, et de se mesurer, amicalement, avec leurs homologues britanniques, comme ils le faisaient régulièrement lors des Expositions universelles depuis 1873. Or si l'on put comptabiliser cinquante-deux éditeurs français présents à l'exposition londonienne, seuls quatre Britanniques les imitèrent, Oxford et Cambridge University Press essentiellement. C'est donc à essayer de comprendre et d'expliquer ce paradoxe que s'essaie cet article qui regrette cependant que les archives de Reading n'aient pas permis de résoudre complètement cette énigme.*

**Mots-clés :** *Edition, Histoire culturelle, Livre.*

**Summary:** *French publishers, printers and press tycoons welcomed enthusiastically in 1907 the idea of going to London to exhibit, the following year, their most remarkable products and compete with their British colleagues, as they had been doing, in a friendly manner, since 1873 in international exhibitions. Fifty-two French publishers came to London, compared with only four British publishers being represented, mainly Oxford and Cambridge University Press. This paper attempts to understand and explain why this difference was so striking, despite the fact that the Reading archives were unfortunately unable to completely solve this mystery.*

**Keywords :** *Publishing, Cultural studies, Book.*

Même si l'Entente cordiale fut la dominante de « cette importante Exposition réservée à deux nations voisines et amies » (Terquem, 1909 : 2), le moins que l'on puisse dire est que celle-ci ne brilla pas d'une lueur très vive en ce qui concerne les professionnels du livre. Alors que le ton des rapports officiels est en règle générale convenu et que l'euphémisme et l'hyperbole sont les figures de style préférées des sténographes de l'événement, celui des classes 13 et 14 réunies au palais des Beaux-Arts de Londres en 1908 tranche par sa volonté de dire crûment leur fait aux éditeurs britanniques au lendemain de la

manifestation. Après avoir décrit avec un grand luxe de précisions les cinquante-deux libraires éditeurs français présents à l'Exposition, Emile Terquem, le secrétaire rapporteur du comité d'admission devait écrire :

*Si nous avons trouvé la « Section française de librairie harmonieusement groupée dans un hall unique avec un nombre relativement élevé de participants, nous avons été déçus en constatant avec le plus vif regret que la librairie anglaise s'était pour ainsi dire abstenue de paraître et cependant nous aurions été très heureux d'attirer l'attention de nos confrères sur les publications anglaises surtout des meilleurs : Longman and Co, Mac Millan and Co, John Murray, Cassell and Co, Chapman and Hall, Heineman, George Bell and Sons, et bien d'autres ; leur réputation se justifie par les soins apportés à la mise en œuvre de leurs éditions qui honorent la corporation et contribuent à rehausser le prestige de leur pays (Terquem, 1909:73).*

Et le rapporteur ajoutait perfidement : « Les quelques maisons ayant figuré étaient dispersées un peu partout, sans aucune organisation » (Terquem, 1909:73), avant de fournir des chiffres sans appel : quatre éditeurs présents contre cinquante-deux côté français ou, si l'on ajoute les autres professionnels concernés par l'Exposition, vingt-cinq individus, institutions ou entreprises britanniques, Empire colonial compris, contre cent trente-huit pour la France. Manifestement, sur les deux rives du Channel ou de la Manche, on n'avait pas perçu la manifestation de l'Entente cordiale restaurée de la même manière et, à l'enthousiasme du Cercle de la Librairie parisienne, avait répondu la placide indifférence de la Publisher's Association, il est vrai contestée par la Stationner Company et la Publisher's Circle Trade qui, pour cette dernière, venait d'être créée et qui avait offert un banquet à ses invités le 9 octobre 1908 afin de les aider à digérer la froideur de l'accueil. Elle avait dû s'excuser de ne présenter pratiquement que des Bibles dans ses vitrines ce qui, pour les émissaires d'un pays qui venait de rompre tous ses liens avec les Eglises, devait apparaître comme une sorte de provocation, si ce n'est de tentative d'exorcisme à l'encontre des laïques et francs maçons représentants de la République jacobine. Même si le brave Armand Fallières préférait les comités « Théodule » et la tiédeur du radicalisme aux farouches exhortations du socialisme rouge<sup>1</sup>, la mise en exergue des productions imprimées des Eglises britanniques ne pouvait passer pour un simple accident ou la résultante du seul choix des éditeurs représentés.

C'est donc à essayer de comprendre ce paradoxe ou ce décalage entre la volonté des exposants français de montrer l'ampleur, la variété et la beauté de leurs réalisations en matière d'imprimés et l'incapacité ou le refus de leurs confrères britanniques de les imiter que l'on s'attachera ici. Il faut d'emblée ajouter que l'habitude de se réunir entre éditeurs de divers pays était ancienne, que, depuis la tenue à Paris du premier Congrès international des éditeurs, fin juin 1896, la Publisher's Association, représentée par son président, le propriétaire de la firme Longman, était partie prenante de cette organisation et qu'elle avait obtenu, au congrès de Leipzig de 1901 que son bulletin, la *Publisher's Circular*, ait l'exclusivité des annonces pour les pays de langue anglaise, Etats-Unis d'Amérique inclus, à égalité avec la *Bibliographie de la France* et le *Börsenblatt für den deutschen Buchhandel* (Loué, 2001). Hôtesse du troisième congrès, réuni à Londres en 1899, l'association faitière britannique était donc

coresponsable des décisions prises et elle n'avait nulle raison apparente de boudier une Exposition qui pouvait être l'occasion, pour elle, de présenter à un public largement anglophone les plus beaux produits de son industrie. Quarante-deux professionnels avaient allègrement participé à ce congrès sur le sol national (Loué, 2001) ce qui tranche évidemment avec les quatre éditeurs ayant condescendu, en 1908, à débattre, par vitrines et panneaux interposés, avec leurs confrères du continent.

### L'exubérance de la délégation française à l'Exposition de 1908

Préparée dès le 26 juin 1907 par une réunion du comité d'admission qui avait élu René Fourret, le PDG de la Librairie Hachette, au poste de président, avec René Baschet, patron de *L'illustration*, le *Paris-Match* de l'époque en un peu plus huppé cependant, Paul-Emile Chevalier et Albert Gauthier-Villars, le père de l'écrivain Willy, comme vice-présidents, l'Exposition franco-britannique avait fait l'objet des soins les plus attentifs du Cercle de la Librairie. La lettre adressée aux adhérents de l'association, en juillet 1907, était dénuée de chauvinisme et affirmait même que Londres était « la ville la plus commerçante et la plus visitée du monde » (Terquem, 1909 : 9) afin de convaincre l'ensemble de la profession de l'importance que revêtait l'événement à venir. La forte participation des provinciaux, Bordelais, Lillois, Lyonnais, Marseillais, Niçois, prouva que l'appel du comité avait été entendu et que chacun avait à cœur de venir présenter aux Londoniens et, à travers eux, à l'empire britannique tout entier, le savoir-faire, la compétence, peut-être même l'ingéniosité des typographes, imprimeurs, libraires, éditeurs, graveurs et autres cartographes ou géographes réunis dans le Groupe III de l'Exposition, immédiatement après de celui des Beaux-Arts qui lui prêtait son palais.

Pour donner une première idée de cet enthousiasme ressenti en France, on dira qu'outre les cinquante-deux libraires éditeurs présents, la délégation française comprenait huit éditeurs de musique, onze éditeurs de journaux et périodiques, sept éditeurs cartographes et graveurs, trois éditeurs de gravure, douze auteurs d'ouvrages littéraires et scientifiques, trois auteurs compositeurs de musique et quarante-deux éditeurs d'annuaires<sup>2</sup> accompagnant leur Chambre syndicale, soit cent trente-huit professionnels parmi les plus représentatifs de leur milieu. Ainsi dans le groupe compact des libraires éditeurs, on remarquait les chefs des maisons Hachette, Hetzel, Larousse, Plon-Nourrit, Fayard, Juven ou Tallandier pour les généralistes, Belin, Armand Colin, Delagrave, Delalain, Nathan ou Vuibert pour les scolaires, Alcan, J. B. Baillièrre et fils, Doin, Dunod, Gauthier-Villars et Vigot pour les sciences et le monde de la médecine, ou Carteret, Conard, Floury, Pelletan et Picard pour les livres artistiques, sans parler de la Société internationale des Ecoles Berlitz, d'Henri Berr et de sa *Revue de synthèse*, de Marcel Rivière, de la Société Didot-Bottin, de Pierre Lafitte et de ses nombreux périodiques illustrés. A leurs côtés, on apercevait les principaux éditeurs de musique de la capitale, Durand, Grus et Joubert, le successeur de Brandus, mais surtout Léopold Heugel et sa revue, *Le Ménestrel*, qui occupaient un grand stand. Parmi les éditeurs de journaux et périodiques, on reconnaissait Adolphe Brisson, patron des *Annales politiques et littéraires*, Edmond Théry, de *L'Economiste européen*, René Baschet, de *L'illustration*, Pierre Lafitte,

d'*Excelsior*, ainsi que les directeurs de *La Grande Revue*, du *Monde illustré*, de *L'Art décoratif* ou encore les dirigeants du Syndicat de la presse parisienne qui entendaient conférer à l'événement la couverture médiatique qu'il méritait.

Enfin, dernier détail symptomatique des visées des participants français, les exposants avaient accordé une place très particulière aux éditeurs d'annuaires en tous genres, de l'Agence Fournier de Lyon à Siraudeau d'Angers, en passant par des maisons de Bordeaux, Clermont-Ferrand, Lille, Lyon, Marseille, Nancy ou Nice, ce qui était remarquable pour un pays bien plus centralisé que ne l'était la Grande-Bretagne. Le groupe des « auteurs d'ouvrages littéraires et scientifiques » comprenait Henri Berr, déjà cité, Edmond Benoit-Lévy, éditeur d'une « phono-gazette » qui anticipait en quelque sorte sur les radioreportages de l'avenir, Eugène Meignen, du *Memento de l'automobile* ou Louis Schmolli, qui venait de publier *Les Habitations à bon marché*, un livre important à montrer dans le pays qui venait d'inventer les cités-jardins (*garden cities*) et les banlieues-jardins, un sujet alors très discuté en France où le modèle howardien avait été popularisé depuis 1904<sup>3</sup>. On y découvrait également des écrivains à peu près inconnus aujourd'hui, Jules Gleize, Jean Guiffrey, Georges Lanquest ou Ernest Lebon, mais leur présence n'avait rien d'incongru et témoignait simplement de centres d'intérêt qui n'ont pas laissé de traces profondes dans la mémoire. On signalera de ce point de vue la forte visibilité des éditeurs de « phono-gazette » ou de « phono-cinéma » parce que ces expérimentations étaient alors à la mode et celle, plus anecdotique, de Maurice Vermot, le fondateur de l'almanach éponyme censé faire rire ses lecteurs grâce à l'utilisation d'un humour que l'on n'est pas obligé d'apprécier rétrospectivement. Avec Emile Terquem, secrétaire rapporteur officiel et premier exportateur de livres français aux Etats-Unis, on notait la présence de Maurice Huet, auteur d'un *Guide international Paris-Londres-New York* qui marquait la naissance d'un jeune XX<sup>e</sup> siècle moins autocentré qu'on ne le dit parfois. Cet ouvrage comme d'autres du même genre symbolisait de la part de la France une ouverture au monde que n'explique pas le seul désir de souligner la puissance française restaurée face à une Allemagne que l'on rêvait de dominer à défaut de pouvoir - encore - lui reprendre les deux provinces orphelines, l'Alsace et la Lorraine (Milza et Poidevin : 1992). En ce sens, la participation des professionnels français venus en rangs serrés dans la capitale de l'empire britannique traduisait bien la réalité d'un orgueil ou d'une fierté nationale étroitement mêlée à de solides intérêts matériels, ce qui rend délicate toute tentative d'isoler la première des seconds.

Ouverte le 28 mai 1908, l'Exposition franco-britannique se présentait comme un vaste salon de 18 mètres de long sur 17 de large avec, en son milieu, un « chemin de circulation » de 5 mètres. Vingt-deux corps de bibliothèques de 2 mètres de hauteur rassemblaient les livres, gravures, cartes et journaux ou périodiques répartis sur une surface de 44 mètres carrés. Au milieu du stand, un grand salon de 5 mètres sur 3 de profondeur était réservé à la Librairie Hachette qui avait tenu à s'offrir le décor le plus luxueux et le plus ostentatoire pour rappeler sa puissance, y compris en Grande-Bretagne, tandis que deux salons à peine plus petits (3 mètres de long sur 5 de profondeur) avaient été réservés par *L'Illustration* d'un côté, *Le Ménestrel* et la maison Heugel de l'autre. A droite et à gauche des salons, des vitrines pupitres, en « vikado ciré » couleur acajou, de 4 mètres sur 2,80 doublées

de rabats de 2 mètres de haut, complétaient ce dispositif et faisaient se succéder les productions de tous les commerçants qui avaient consenti à payer le prix demandé par l'organisateur du salon pour y apparaître en pleine individualité. Pour les autres, la grande bibliothèque collective du Cercle de la Librairie autorisait cependant une présence, certes plus discrète, mais éventuellement propice aux commandes d'un visiteur un peu attentif.

Au total, et les illustrations publiées dans la presse le confirment, la présence française en matière d'imprimerie, de typographie, de gravure, de librairie, de presse périodique et d'édition, était massive, parfaitement représentative de la diversité nationale et régionale et à la hauteur des ambitions exprimées en 1907 par les organisateurs. Pour conclure sur ce point, on rappellera simplement que Charles Renouard présidait le groupe des imprimeurs, entouré de représentants des usines Firmin-Didot, Voirin et Wittman tandis que le groupe des productions imprimées était placé sous l'autorité de Pierre Mainguet, PDG de Plon, Nourrit et Cie et de Charles Lahure, patron d'une des plus grosses imprimeries de la capitale. Avec eux, René Fouret, PDG de Hachette et Louis Jules Hetzel ou René Baschet symbolisaient eux aussi la renommée internationale de la Librairie française. Le rapporteur ne manquait d'ailleurs pas de signaler à ses lecteurs, à propos de la Librairie Hachette et de sa succursale londonienne, qu'« il n'y a pas un coin de pays civilisé où ses publications n'y soient exportées » (Terquem, 1909 : 19), ce qui était sans doute exagéré mais signifiait que l'empire culturel de la France ne se limitait pas aux frontières de ses colonies ou protectorats et que le rayonnement intellectuel de ses écrivains débordait bien au-delà des limites de l'empire colonial reconstitué depuis 1870 (Mollier, 2001 : 47-72).

### **L'absence de visibilité des éditeurs britanniques**

Alors que tous les professionnels français étaient rassemblés au Palais des Beaux-Arts, certains de leurs confrères britanniques avaient préféré le charme du pavillon des colonies où se trouvaient cinq éditeurs australiens (The Law Book Company of Australia, Cohan, Mc Carron, Stewart and Co, Angus and Robertson, et un Néo-Zélandais, tous réunis au sein du très beau pavillon de l'Australie, ou celui des Femmes où s'étaient installées « six ladies » qui exposaient leurs travaux de reliure artistique (Mmes Basset, Norgate, Retham, Hogg et Robinson). Toutefois c'est bien le Palais des Beaux-Arts qui abritait les vitrines des quatre maisons d'édition, de l'éditeur d'affiches, des trois relieurs, des deux quotidiens et du périodique qui avaient consenti un effort financier pour figurer avec leurs homologues du pays voisin dans cette exposition. Parmi eux, ce sont les Oxford University Press qui l'emportaient largement sur tous les autres et elles n'avaient pas hésité à édifier un temple avec des colonnes ioniennes de couleur blanche rappelant la pureté du marbre et des tentures de pourpre évoquant le sacré pour frapper l'imagination du visiteur. On pénétrait ainsi dans un lieu évocateur de la dimension religieuse qui caractérisait cette entreprise et l'on découvrait trois vitrines sous glace au centre du salon et quatre autres sur les côtés qui présentaient une magnifique Bible reliée de 0,80 mètre sur 0,65 et, en vis-à-vis, un livre lilliputien de la taille d'un timbre poste pour mieux souligner la majesté du livre sacré, dont 97 autres éditions rappelaient qu'il était bien « le » livre parmi les livres depuis plus de deux mille ans.

Outre ce stand réservé à la Bible et aux nombreux *Prayer Books* de la célèbre maison d'édition universitaire, les University Tutorial Press of Cambridge mettaient en valeur leurs manuels scolaires, la Chivers Cedric Ltd ses ouvrages de mathématiques et la Forward Chas and Sons Ltd ses reliures, « sans mérite particulier » (Terquem, 1909 : 74) ajoutait méchamment le chroniqueur qui soulignait ainsi la médiocrité des productions présentées à l'Exposition. Il mentionnait ensuite la présence de The Religious Tract Company dont les brochures et les opuscules ou les simples tracts imprimés en 260 langues inondaient littéralement le monde païen, notamment en Afrique et en Asie, de même que celle de l'affichiste de Newcastle, Reid Andrews and Company Ltd. Les deux derniers éditeurs étaient Knowledge, le journal d'informations scientifiques bien connu et la Salvation Army, ce qui décidément, confirmait l'impression du visiteur qu'en Grande-Bretagne seules les Eglises semblaient se soucier d'éducation et de culture, ce qui avait peut-être été vrai quand l'école du dimanche alphabétisait la population la plus fruste mais qui ne l'était certainement plus depuis longtemps au moment où se tenait l'Exposition franco-britannique. En cherchant bien, on pouvait toutefois trouver les stands ou les vitrines du *Daily Mail* et du *Globe* et même s'arrêter devant celles des Cambridge University Press mais c'était à peu près tout ce que l'on pouvait espérer croiser sur son chemin en parcourant la totalité des pavillons.

Devant cette invisibilité de l'édition britannique, cette absence criante des éditeurs les plus renommés, ceux qu'avait relevés le rapporteur, les Bell, Cassell, Chapman and Hall, Heineman, Longman, Mac Millan, Murray et consorts, on ne peut que se livrer à des conjectures. Manifestement la décision de ne pas participer à l'Exposition franco-britannique avait fait l'objet d'une décision mûrement réfléchie et c'est parce que les éditeurs britanniques savaient que leurs confrères français ressentiraient leur quasi-absence comme un affront que l'une des associations professionnelles, la toute jeune Publisher's Circle Book Trade, offrit un grand banquet le 9 octobre 1908. Du coup, le jury retint bien un Britannique, Cyril Davenport, comme vice-président, derrière l'inamovible René Fouret et son fidèle Emile Terquem mais seuls deux éditeurs britanniques figurèrent comme titulaires dans la commission d'attribution des récompenses, Cockrill Douglas et Mr Tedder, alors que six Français y figuraient, Paul-Emile Chevalier, Paul Gillon, Henry Barrère, John Jones, Français malgré son origine, René Baschet et P. A. Le Vasseur. Leur délibération dut être relativement longue mais le résultat était désarmant puisque tous les exposants étaient déclarés hors concours, ce qui évitait de les classer et de les discriminer. Les médailles d'or et d'argent qui furent distribuées étaient consensuelles, destinées à ménager toute susceptibilité et, en ce sens, peu significatives des mérites des uns et des autres. Sans doute était-ce à ce prix que l'on pouvait espérer une authentique Entente cordiale entre éditeurs des deux nations « voisines et amies » mais il faut bien avouer que les professionnels britanniques avaient habitué leurs confrères à des discussions plus animées lors des grands congrès internationaux qui se déroulaient régulièrement depuis 1896. On peut même dire que cette manifestation un peu extraordinaire, située à l'écart des traditionnelles expositions universelles auxquelles participaient les éditeurs des deux pays depuis celle de Vienne en 1873, sortait des normes admises et qu'elle dut surprendre le visiteur londonien qui, dans tous les autres domaines

pouvait comparer les produits de l'industrie et du commerce de son pays avec leurs homologues français mais qui en était privé dans le domaine du livre et de l'imprimé en général.

On dira en conclusion que seule la consultation des sources britanniques, que nous n'avons pu dépouiller, permettrait de comprendre la disparité de cette Exposition en ce qui concerne le livre et ses produits dérivés mais que, telle qu'elle se présentait au regard du visiteur, elle rappelait qu'il ne suffit pas à deux gouvernements de décréter que, désormais, tous les griefs du passé sont oubliés et que la plus grande cordialité doit régner entre professionnels des deux nations pour que ces objectifs soient atteints. D'une certaine manière, les 98 Bibles et les *Prayer Books* des Oxford University Press, de même que les tracts de l'Armée du salut ou ceux de la Religious Tract Ltd durent faire sourire les éditeurs français les plus conservateurs - c'était l'écrasante majorité - puisque, par le biais des Eglises protestantes qui, en France, avaient aidé à imposer la séparation desdites Eglises avec l'Etat, la Grande-Bretagne offrait à la religion une exceptionnelle vitrine alors même que, sur les rives de la Seine, on faisait tout pour en effacer la trace ou le souvenir. Cela n'avait sans doute pas été voulu par les organisateurs londoniens mais c'était un résultat que ne manquèrent pas de relever les chroniqueurs de *La Croix* et des autres publications religieuses, habituellement plus réservées à l'égard de l'Eglise anglicane ou de ses sœurs méthodiste et presbytérienne.

## Notes

<sup>1</sup> Voir Mollier et George (1994) pour le cadre général.

<sup>2</sup> Nous avons respecté scrupuleusement les catégories définies par les commissaires de l'Exposition.

<sup>3</sup> Benoit-Lévy (1904) est le premier ingénieur social à populariser en France le modèle inventé par Ebenezer Howard ; voir aussi Guelton (2008).

## Bibliographie

Benoit-Lévy, G. (1904) *La Cité-Jardin*. Paris : Jouve.

Guelton, M. (2008) *De la Cité-jardin à la cité linéaire. Georges Benoit-Lévy : parcours d'un progressiste idéaliste (1903-1939)*, thèse de doctorat en histoire de l'architecture, 2 vol. Paris : Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines.

Loué, T. (2001) « Le Congrès international des éditeurs. 1896-1938. Autour d'une forme de sociabilité professionnelle internationale », in J. Michon et J.-Y. Mollier (eds) *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'an 2000*. Québec : Les Presses de l'université Laval/Paris, L'Harmattan. pp.531-543.

Milza, P. et Poidevin, R. (eds) (1992) *La puissance française à la Belle Epoque. Mythe ou réalité ?* Bruxelles : Complexe.

Mollier, J.-Y. et George, J. (1994) *La Plus Longue des Républiques. 1870-1940*. Paris : Fayard.

Mollier, J.-Y. (2001) « La construction du système éditorial français et son expansion dans le monde du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle », in J. Michon et J.-Y. Mollier (eds) *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'an 2000*. Québec : Les Presses de l'université Laval/Paris, L'Harmattan. pp. 47-72.

Terquem, E. (libraire éditeur, conseiller du Commerce extérieur) (1909) *Exposition Franco-britannique de Londres 1908*, section française 13 et 14 : 2. Paris : Comité français des expositions à l'étranger.